

Le lendemain matin, 4 juillet 1754, le Colonel Américain reprenait tristement avec ses troupes la route de la Virginie, et de Villiers, après avoir fait raser le fort Necessity et enclouer ses canons, rentra dans le fort Du Quesne, et le drapeau français couvrit seul de ses plis victorieux, toute cette vallée de l'Ohio si ardemment convoitée et si vaillamment défendue.

.

Tandis que ces graves événements se passaient au milieu des forêts de l'Amérique, la "Commission des frontières" dont nous avons parlé ci-dessus, continuait encore à siéger, mais ce n'était que pour la forme. Les représentants des deux peuples cherchaient à se donner mutuellement le change sur leurs véritables intentions, mais de part et d'autre, sous le voile transparent d'une paix trompeuse, on faisait des armements considérables. L'Angleterre envoya, pour soutenir ses colonies, le Général Braddock et trois mille hommes de vieilles troupes qui débarquèrent en Virginie le 20 février 1755, et deux mois plus tard — vers la fin d'avril, — la France dirigeait sur le Canada le baron Dieskau avec six bataillons de vétérans.

Malheureusement deux des navires de la flotte qui amenait ce puissant renfort au Canada ayant été retenus par la brume sur les bords de Terre-Neuve, furent enveloppés par une escadre anglaise de onze vaisseaux de ligne commandée par l'amiral Boscawen et forcés de se rendre malgré la résistance la plus opiniâtre.

Cet étrange procédé que l'Angleterre ne désavoua point et qui fut suivi de l'enlèvement de plus de trois cents de nos navires marchands, — quoique l'on fût encore en pleine paix — souleva l'indignation de toute la France et la guerre fut déclarée.

.

A son arrivée en Amérique, le Général Braddock qui était revêtu du commandement en chef des troupes anglaises et indigènes s'occupa activement de réunir des hommes, des chevaux de trait, des chariots et tout ce qui devait, en un mot, contribuer à assurer le succès de son expédition contre le fort Du Quesne, puis il alla asseoir son camp au fort Cumberland, sur les confins de la Virginie et de l'extrême civilisation.

Ce n'est que vers la fin de mai, suivant quelques écrivains, ou vers le commencement de juin suivant d'autres, qu'il se mit en marche pour aller déloger les Français de l'Ohio. Son armée divisée en trois colonnes commandées par Sir Halket, Gage et Dunbar, se déroulait comme un immense ruban, sur une étendue de plus de quatre milles, et marchait précédée d'un nombreux détachement de Virginiens armés de haches et d'autres outils qui frayaient, tant bien que mal, un chemin étroit à travers la forêt vierge.

Sur cette route battue pour la première fois, hérissée de ronces et de lianes et entrecoupée de flaques d'eau et de marécages, l'artillerie et les lourds fourgons portant les bagages avançaient à grand-peine. Les soldats, habitués pour la plupart à combattre en plaine, souffraient d'incroyables fatigues au milieu de ces bois presque impénétrables où ils avaient encore à s'atteler eux-mêmes de temps à autre, aux canons ou aux chariots et à se garer des branches et des épines qui leur déchiraient la figure, les mains et les pieds.

Cependant, le 18 juin, sur l'avis de Washington, Braddock qui tenait à surprendre le fort Du Quesne avant qu'il eût pu recevoir des renforts, prit les devants avec douze cents hommes d'élite et vingt canons, enjoignant au Colonel Dunbar qui commandait l'arrière garde de le suivre avec les bagages et les trainards aussi vite que le lui permettraient les difficultés du terrain.

Le 8 du mois suivant, Braddock venait reposer ses troupes harassées sur les bords de la Monongahéla aux flots noirs et rapides dont le cours tortueux servait en quelque sorte d'ouvrage avancé au fort Du Quesne.

.

On n'était pas cependant sans nouvelles de l'approche de l'ennemi, au fort Du Quesne où commandait alors M. de Beaujeu, (1) en remplacement de M. de Contrecoeur que la maladie retenait dans sa seigneurie de Contrecoeur, sur le St. Laurent. Dès les premiers jours de juillet, des Sauvages qui battaient les bois ayant parfaitement reconnu l'armée anglaise, sa force approximative et ses mouvements, étaient accourus prévenir le Commandant que trois ou quatre mille réguliers, conduits par plusieurs chefs de marque, ne se trouvaient plus qu'à quelques milles de la Monongahéla, et qu'ils traînaient avec eux une nombreuse artillerie.

Pour résister à cette formidable invasion, M. de Beaujeu n'avait sous la main qu'une centaine de réguliers et deux cents hommes environ de la milice Canadienne, la plupart des autres se trouvant éloignés à de grandes distances, occupés qu'ils étaient aux travaux des champs. Heureusement que plusieurs des nations Sauvages alliées de la France s'étaient déjà donné rendez-vous sous les murailles mêmes du fort. Les Ottawas ayant à leur tête le fameux Ponthiac, les Hurons venus des environs de Québec sous la conduite de leur grand chef Athanase, des Abénaquis, des Ojibas et des Delawares s'y trouvaient réunis au nombre d'environ six à sept cents guerriers.

Il n'y avait pas cependant de temps à perdre; l'ennemi était presque aux portes du fort et les hordes sauvages pouvaient, d'un moment à l'autre, se débander et abandonner les Français à eux-mêmes. M. de Beaujeu semblait n'avoir d'autre alternative qu'à se replier en toute hâte sur le fort Machault et le fort de la Rivière au Bœuf ou de s'enterrer sous les ruines du fort Du

(1) Daniel-Hyacinthe-Marie Liénard de Beaujeu, second fils de Louis-Liénard de Beaujeu et de Dame Thérèse Migeon de Branssac, naquit à Montréal, le 9 août 1711.

Entré de bonne heure dans la marine, il parvint rapidement au grade de Capitaine et obtint le croix de Chevalier de St. Louis et la seigneurie de la Collé, sur la rivière Chambly; en récompense de sa bravoure et des services signalés qu'il avait rendus au Canada par sa grande influence sur les nations sauvages.

Il avait épousé, le 4 mars 1737, Mlle. Michelle-Elisabeth de Foucault, de l'illustre maison des comtes de Foucault dont la généalogie remonte aux croisades.

M. de Beaujeu ne laissa qu'un fils qui repassa en France, lors de la Conquête du pays, et une fille qui fut mariée à Charles de Noyon gouverneur de la Guyane.

Le frère aîné du vainqueur de la Monongahéla ayant embrassé l'état ecclésiastique devint confesseur ordinaire du roi; son frère cadet, Louis Liénard de Villemonteble, capitaine dans les troupes de la marine et chevalier de l'ordre royal et militaire de St. Louis fut gouverneur de Michillimackinac sous les Français et combattit les Américains, en 1775, en servant sous Carleton.